



CHAPITRE VIII. SÉDUCTION OBLIGÉE

[Mireille Cifali](#)

Presses Universitaires de France | « [Education et formation / L'Éducateur](#) »

2005 | pages 190 à 204

ISBN 9782130552178

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/le-lien-educatif-contre-jour-psychanalytique---page-190.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

© Presses Universitaires de France. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

CHAPITRE VIII

Séduction obligée

Finis les rapports d'autorité. La séduction est le sel de la relation. Sans elle, un enseignant ne serait rien, surtout avec les adolescents. Elle est souveraine dans notre société. Si vous savez séduire, l'affaire est dans le sac. Hors la séduction, que reste-t-il dans la rencontre institutionnalisée pour retenir l'autre, pour l'amener à se persuader qu'il n'est pas de meilleur choix pour lui ? Quand on demande aux enseignants, qu'ils soient dans le primaire ou le secondaire, si la séduction leur est indispensable, s'ils en usent, si elle colore leur relation professionnelle, leur réponse est affirmative. Et certains d'ajouter : « Il n'y a plus que cela qui marche. »

A qui cela sert-il qu'ils soient sous le charme ? A un adulte évidemment. On en convient, comme on avoue son besoin de plaire, d'être accepté, d'établir une bonne relation pour bien travailler. C'est que, séduit, l'autre obéit sans douleur. On peut lui faire faire ce que l'on veut ou presque, sans devoir recourir à l'autorité. Il emboîte docilement le pas, tant il est pris sous le charme. Il ne peut plus résister. Amadoué, il se met à la tâche sans renâcler. Tout ce qu'on obtient, c'est alors par la douceur. Sa concentration, son application, son assiduité, son plaisir s'en trouvent décuplés.

Comment s'y prend-on pour séduire dans une classe ? La recette semble invariable. Il faut, cela va sans dire, être proche des désirs de l'autre, lui procurer ce qu'il attend, ne

pas le heurter, lui retourner ce qu'il espère. Cela signifie que l'on s'efforce de donner ce que l'on croit être attendu, que l'on gomme ce qui pourrait venir en différence. « Je m'annule et ne suis que le reflet de lui ; je me fais semblable afin qu'il découvre en moi son double. » Savoir dès lors qui est l'autre et ce qu'il veut puis correspondre exactement à cette image, tel est l'un des trucs. La gentillesse, les sourires et paroles douces sont aussi de mise, pour agrémenter le tableau. Le corps est mis en scène, il a toute son importance. Le *look*, la coquetterie même contribuent à la séduction, disent souvent les femmes, mais aussi les hommes. Quelles que soient les ficelles utilisées, le but est de le combler. On reste à l'accoutumée dans le registre d'un amour indispensable, attentif à ce que rien ne vienne se dresser en travers de la relation. Si l'on se hasarde à rapprocher la séduction professionnelle de la séduction amoureuse, cela passe pour une incongruité. D'ailleurs, le discours s'abstient d'utiliser les termes séducteur ou séductrice. Pour nommer le processus, il est rare que l'on recoure au verbe « séduire », on lui préfère « plaire », « être sympa » ou « être bien ensemble ». Quant à l'efficacité de la séduction, elle ne fait aucun doute. Y aurait-il lieu de s'en plaindre ? C'est bel et bien à la personne de l'enseignant qu'en revient le pouvoir : « Si je séduis, mon savoir, mon enseignement séduisent en conséquence. Sans moi, séducteur, la matière à ingurgiter est rébarbative, le non-sens de certaines pratiques scolaires fait surface. J'ouvre ainsi un élève au monde. Je le tiens captif pour mieux le captiver. » La chaîne se structure ainsi : « S'adapter à lui, le séduire et lui permettre ainsi d'avancer. » La séduction serait le catalyseur du progrès.

Quand un enseignant séduit ses interlocuteurs, quand ceux-ci s'en avisent et le lui disent, c'est habituellement sous la forme d'un compliment. Si on émet des réserves sur le procédé, si on esquisse l'idée qu'une part d'ombre est inhérente à l'entreprise, qu'il y aurait de l'emprise et même de la manipulation, les réactions sont souvent très vives. Dans le

discours positif de la séduction, dans les réponses qui viennent lorsque est posée à brûle-pourpoint la question de savoir si ce peut être un stratagème, on émet tout de même parfois un doute sur la loyauté de l'opération. L'éventualité d'une manipulation est suggérée, le besoin de plaisir suspecté. Quant à la diplomatie dont on use pour arrondir les angles, on la remet presque en cause : n'est-ce pas de l'hypocrisie ? Renoncer à séduire — les enfants mais aussi les parents, les collègues et même la hiérarchie — paraît pourtant impensable. D'ailleurs, explique-t-on comme pour se justifier, l'enfant est un séducteur lui aussi, et l'adolescent plus encore. Pourquoi ne pas lui répondre sur le même ton, pourquoi ne pas partager ce pouvoir ? Et puis, que mettre à la place ? Le savoir est désinvesti. L'autorité ne marche plus. La communauté est défaite et n'a plus guère la force de « motiver ses sujets ». Il ne reste donc que la relation au groupe, ou à l'un, sous la bannière de la « séduction réciproque ». On l'admet, on en retire une satisfaction personnelle. La scène n'est pas sans attrait.

La séduction n'est pas manichéenne. Entre noir et blanc on trouve toutes les nuances. Elle remonte à l'origine des temps, est marquée historiquement. En notre *xx^e* siècle, sa connotation a changé, elle est le signe manifeste d'une évolution quant à nos relations au pouvoir. Autant le savoir pour n'en être pas dupes.

1. A CONTRE-JOUR

Ce qui opère dans la relation professionnelle serait isomorphe à la première de nos relations. Il n'y aurait donc pas de quoi s'affoler, ni se choquer. La séductrice originale serait la mère. Les autres professionnels ne feraient que lui succéder. Cette séduction inaugurative, chacun la clame

nécessaire. Elle introduit un enfant au plaisir, jeu du regard et de la captation, elle ouvre à la relation. Elle joue sur intensité et fusion. On se vit dans le regard de l'autre ; elle ramène à soi. Qui n'a pas été ému par ce jeu où une mère est première actrice, où un enfant s'introduit à la relation intersubjective dans cette reconnaissance mutuelle ? Certains disent qu'il y trouve son potentiel de séduction. Cette séduction le laisserait cependant captif et sidéré, il la rechercherait en vain dans ses rencontres ultérieures ; en serait blessé inévitablement, puisqu'elle est éphémère et ne peut être réalisée au vu de la disparité des partenaires. Il y aurait enchaînement fatal : ravissement et chute.

Toute relation ultérieure s'amorcerait de la même manière. Sous le charme réciproque, sous l'intensité d'un regard, d'une voix, d'un geste qui vibre à l'unisson. Une impression prévaut : « J'y suis reconnu. » Cette version idyllique d'une séduction fondatrice des rapports humains, amorce de toute relation, est tempérée par ce que l'on sait d'une emprise qui ne manque pas de s'inscrire dans un tel décor. Cette séduction maternelle, massive, chercherait en fait sa capture, sa domination. Séduction intense, répétitive qui vise à détruire son désir propre en émergence. « Je le séduis dans la mesure où il demeure dans mon regard semblable à moi ; je le laisse choir s'il se différencie. » Alternance de séduction et de rejet, dans le but inavoué de ne pas admettre l'avènement d'une différence. Selon les mots de Roger Dorey, l'emprise traduit « une tendance très fondamentale à la neutralisation du désir d'autrui, c'est-à-dire à la réduction de toute altérité, de toute différence, à l'abolition de toute spécificité ; la visée étant de ramener l'autre à la fonction et au stade d'objet entièrement assimilable »¹. Les stratégies pour y arriver sont donc multiples. Chacun supporte mal l'autre en sa différence, et la lutte est grande pour

1. R. Dorey, *La relation d'emprise, Nouvelle revue de psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1981, p. 118-119.

le réduire à n'être qu'un double ou à ne lui octroyer qu'un statut d'objet.

La séduction se fonde sur une promesse. Des paroles l'introduisent à la certitude que son désir sera réalisé. « Promesse » d'être reconnu, d'être aimé... Tout le monde sait que la séduction est le terrain d'une promesse la plupart du temps non tenue. Elle capte puis laisse dépit. Elle soumet le temps où la promesse est encore grosse d'espoir et de réalisation proche. Ensuite c'est la chute et la résistance, la fuite et la colère : « Il y croyait, et il se retrouve perdu dans sa croyance. On lui a volé jusqu'à son espoir. » Qui a lu le *Journal d'un séducteur* de Kierkegaard¹ ne peut plus en douter. Qui a entendu les sirènes et les voix enchanteresses d'Ulysse le sait également. Le chant est lourd d'une promesse : « Tu m'auras. Mais au moment où ton désir ainsi suscité voudrait se réaliser, je ne serai plus là. M'intéresse de faire naître ton désir, de voir dans tes yeux que je t'ai subjugué ; c'est le jeu de ma séduction et de ta dépossession qui m'attire et toute concrétisation m'horripile. »

Jouer avec le feu

Entre la séduction festive qui introduit la relation et la séduction emprise qui vise l'autre dans sa différence, la relation maternelle trouve ses bornes. Que la relation professionnelle puisse les reprendre ne semble pas inconcevable, mais ne justifie rien. Que faut-il y entendre ?

Est-il possible de transposer le jeu de la promesse non tenue à la relation avec des enfants, nos partenaires dans la scène professionnelle ? Oui, le mécanisme est le même, procède des mêmes intentions et ce processus surgit d'autant plus fort qu'il s'agit justement d'enfants. Leur promettre la lune, le plaisir, l'harmonie, la fête continue... Un adulte est lui-même dupe de sa promesse, séduit par elle. Il sera stupé-

1. S. Kierkegaard, *Journal d'un séducteur*, Paris, « 10/18 », 1966.

fait de la violence suscitée par la promesse non tenue. La séduction est souvent invoquée pour être une façon d'éliminer l'agressivité. La déception qui lui fait inévitablement suite laisse en fait la place à toutes les violences, d'autant plus sauvages que la relation est tissée de proximités et d'affects.

Si la séduction est effectivement l'amorce d'une relation, nécessaire aux premiers instants de la rencontre pour faire alliance, pour apprivoiser, obtenir la confiance, si elle est le détonateur indispensable pour être en sympathie, elle ne tient pas dans la durée et aurait à se transformer en amour. On dit qu'un séducteur est précisément incapable d'amour, c'est-à-dire d'oblativité. C'est le désir de séduire qui chez lui l'emporte. La séduction se répète alors par l'accumulation des séduits. Être séducteur, vivre de la séduction, c'est effectivement accumuler, comme les « mille e tre » de Don Juan. Fonder une relation professionnelle sur la séduction est proprement inconséquent. Alors qu'elle devrait contenir fiabilité et constance, la séduction menace à tout instant de rompre, transformant l'idylle en affrontement. S'il y a amorce de relation à travers la séduction, un adulte aurait la responsabilité de la transformer en relation durable, coûte que coûte.

Lorsque la séduction est la seule manière de se relationner, l'autre n'est qu'un alibi de notre narcissisme ; il sert notre gloire, il ne nous est rien et ne doit pas l'être. Toute velléité d'émergence d'un « Je » est étouffée. C'est nous qui avons besoin de la séduction, qui ne vivons que par elle, ne pouvons exister sans elle. « Besoin de son regard qui me confirme en mon pouvoir ; besoin de son attachement pour me sentir préservé de la mort ; nécessité d'une réassurance constante, inépuisable, qui usera de lui pour moi. » La séduction perverse prend toujours le même chemin : « Une captation par une mise en scène, un comblement de ses désirs et une annulation de ce qu'il est pour n'être plus que le miroir de moi. » S'attacher l'autre pour le déposséder de lui-même, son existence n'ayant d'importance que par rapport à la nôtre, telle peut être l'une des conséquences. Cette nécessité

adulte est la plus nocive. Elle ne se préoccupe pas de l'autre, tout au contraire ; elle s'en alimente, et devient intolérante à toute incartade. L'avoir pour soi, tel est le lot de certaines relations. Dans la profession, la faute est sérieuse, déontologiquement parlant. Comment permettre à chacun de dépasser la nécessité de plaire ou la hantise de déplaire ? C'est l'un des nœuds les plus embrouillés qui soit. A défaire.

Pour se justifier, on invoque l'enfant ou l'adolescent séducteur : avec son désir, ce serait lui le provocateur, lui qui entraînerait vers un mélange des scènes. De son côté, l'émergence d'un désir dans la relation à l'autre est dans l'ordre de son grandir. Il s'y découvre désirant, y éprouve sa capacité de nous retenir. Violence des sentiments, stratégie de captation, jalousie : tous les éléments du rapport amoureux sont déjà là, en toute légitimité. Un adulte ne peut cependant s'en justifier pour réaliser la chose. La psychanalyse a épelé cette scène et clamé qu'elle devait surtout demeurer potentielle. Du côté de l'adulte, toute réalisation devient effraction traumatique. La scène virtuelle est déjà lourde par la tension psychique qu'elle suscite. Elle se révèle dramatique si on laisse planer un doute, on utilise son appel pour notre propre narcissisme. Opérer sur le registre de la séduction, c'est alors précisément jouer avec ce feu et risquer de s'y brûler.

Pouvoir masqué

Dans la scène de séduction telle qu'elle est communément racontée, il semblerait pourtant que chacun en retire des bénéfices. D'abord le « séduit », qui se trouve plongé dans une atmosphère agréable et esthétique, qui agit sans douleur, vit des instants en intensité, travaille et donc réussit. L'agent de la séduction n'est pas lui non plus en reste, qui en retire une satisfaction narcissique, d'être ainsi aimé, incontesté, soutenu par un regard, heureux d'avoir pu créer ainsi cette atmosphère qui aplanit les obstacles. Au fond, qui ne rêverait

pas d'un état de séduction généralisée, où l'on vivrait ainsi captivé ? Serait-ce là un des rêves secrets de pédagogue ?

On oublie, volontairement ou non, une partie de l'histoire. Celle que symbolise parfaitement le joueur de pipeau avec les enfants charmés le suivant presque jusqu'à la mort. Il avait su les comprendre, les prendre, les emmener sans résistance, tant la musique était belle. Le joueur de pipeau en retirait probablement au fond de lui-même une secrète jubilation. Et ils risquèrent ainsi d'aller se noyer sous le charme et sans révolte. Séducteur d'enfants, le joueur l'était. Pour les mener où ? On ne veut pas en parler, on souhaite demeurer persuadé que la séduction ne peut être que bénéfique, aller dans le sens du « bien de l'autre ». Pourtant, derrière la séduction, il y a du pouvoir, une destruction. Dans la relation à un enfant, la séduction ne peut être absente, cela implique dès lors que nous restions toujours attentifs à ses effets pervers. Si on demeure à ce point aveuglés, c'est que nous restons sous séduction. Séduit par la séduction, tel est le destin de l'humain. La profession d'enseigner n'est guère épargnée par cet oracle.

L'histoire de la séduction est ici précieuse à reconstituer. Françoise Lévy en a retracé certains fragments. Elle conclut :

« La violence dit : je veux et je prendrai ce que tu ne veux pas me donner ; il m'y faut (seulement) une force supérieure à la tienne. La séduction dit : je veux, je veux que tu me donnes et pour que tu me donnes, je ne te demande rien mais au contraire je donne ; le rien que je demande c'est au premier abord, le deuxième sera que je ne demande rien que tu ne veuilles donner, mais entre le premier et le deuxième abord j'aurai joué du pouvoir, celui qu'on nomme de séduction, instrumentant une *force faible* qui de toi-même te mène dans ma direction. » Dès lors, il y aurait, dans la séduction, « tout un continent noir, une manutention très habile et fine du pouvoir, une politique discrète d'asservissement qui se donne l'air de la liberté, une clé cachée, un chiffre, connu de l'un et ignoré de l'autre, une *entreprise* »¹.

1. F. Lévy, *Continent noir de la séduction*, *Traverses*, n° 17, 1979, p. 58.

La séduction masque une relation de pouvoir et obtient en douceur ce qu'elle aurait dû obtenir par violence ou obéissance crue. Le séduit agit comme s'il était l'initiateur de ses actes, alors qu'il ne fait qu'obéir à une volonté autre que la sienne. C'est là que l'ombre s'étend : il participe à la séduction, croit en sa liberté alors qu'il n'est que l'objet d'un vouloir autre. Présenté ainsi, ce processus horrifie ; il confronte chacun à la possibilité d'être trompé sans le savoir ; leurré, puisque persuadé d'agir selon sa volonté propre alors qu'il n'est qu'objet manipulé. Aliénation suprême, où nulle révolte n'est possible tant que la séduction opère. C'est après coup, lorsqu'elle se démasque, que le dégoût apparaît. Un adulte cache à un enfant, par le recours à la séduction, la violence contenue dans leur rapport. Et cela au bénéfice d'une fascination à deux ou à plusieurs.

De la séduction, on est toujours fasciné. Par le fantasme, on sera à jamais pris. La séduction nous fait glisser vers l'inévitable pouvoir que chacun prend sur un autre et qu'une fonction peut offrir. La séduction est inséparable du problème d'une confrontation avec la loi. Une confrontation que l'on souhaite aujourd'hui tellement éviter. Être porteur d'un « non », d'une différence, accepter le conflit que cela implique, semble n'être pas supportable. On préfère vivre dans l'esthétisme d'une séduction mutuelle, n'être jamais le mauvais qui contraint, qui marque les limites. Une séduction généralisée nous fait échapper à cette épreuve. Séduire, c'est dire oui toujours, pour qu'il soit comblé par nos soins. Assumer un « non » est pourtant essentiel, comme est essentielle la mise en place d'interdits structurants, où on apprend que tout n'est pas possible dans notre univers humain, et que tout ne vous est pas destiné.

On débouche sur l'éternelle question de l'autorité, question toujours récurrente et parallèle à celle de la discipline. La séduction est une manière enjouée de croire qu'on va en être délivré. C'est ce que souhaite souvent un enseignant, ce qui le hante, et qui cause l'urgence de ses questions. « Si ni la

force ni la douceur, ni la bonne volonté ne marchent, alors quoi d'autre ? », pense-t-il. La séduction, la promesse, l'adaptation à leurs besoins semblent être la seule issue possible. On oublie que le savoir, le projet, l'intérêt sublimé ont une force de vie plus importante, et que la séduction est souvent un jeu de dupes, surtout lorsqu'elle est là pour nier le problème de l'interdit et de la loi. On ne cesse de se laisser séduire par le rêve d'une harmonie de tous les instants, et n'acceptons pas que l'on grandisse avec de la différence, de la confrontation, de l'opposition. N'avons-nous pas justement à conserver ce rôle de détenteur d'une loi qui, objet tiers, permet à chacun de se situer et de ne pas confondre les places ? L'éducation change. D'une pédagogie noire à une pédagogie libertaire, d'un écrasement narcissique à une toute-puissance, de l'humiliation à la glorification. L'histoire fabrique du psychique, et nous sommes pris dans le mouvement. Pourtant, au lieu de faire comme si tout cela était naturel, on pourrait entendre où nous sommes entraînés.

2. NUANCES

Il importe de ne pas imputer à un enseignant ce qui ne lui appartient pas en propre. Notre époque voit la séduction se généraliser. Elle est au cœur du politique, comme du pédagogique. L'homme « stratégique » est un séducteur, et c'est avec esthétisme et sans violence apparente qu'il s'y prend pour se rendre victorieux de ses semblables¹. Les médias, l'image véhiculée chaque jour, ne cessent de jouer sur ce registre. Il n'est donc pas étonnant que le procédé soit plébiscité par certains enseignants. Les psychanalystes se sont beaucoup inter-

1. E. Enriquez, L'individu pris au piège de la structure stratégique, *Connexions*, n° 54, 1989/2.

rogés sur l'émergence séductrice dans le face-à-face thérapeutique. Etant particulièrement concernés, ils ont dû théoriser. Cela n'indique pas que la chose soit résolue, pour tous et à chaque instant. Ce serait présomptueux de croire qu'ils échappent aux effets séducteurs pour les avoir pensés, et qu'ils peuvent faire la leçon aux autres métiers qui, eux, vivent encore en méconnaissance et se plongent dans la séduction comme dans une eau bienfaisante.

Faut-il alors avoir peur de la séduction ? Jean Baudrillard¹ parle de cette peur comme relevant d'une incapacité de vivre : une infirmité. Nous avons considéré que séduction pouvait rimer avec emprise, annihilation de toute différence, propension à une annexion ou même à une éradication. Elle correspondrait aussi avec tromperie, illusion, destruction, utilisation, réduction de l'autre au statut d'objet. Elle serait surtout au bénéfice du séducteur, pas du séduit, même si ce dernier, pris dans son propre miroir, trouve ce qu'il désirait. Nous le savons pourtant, dans tout aspect humain, rien de pire que de croire en un tout négatif. La frontière est toujours incertaine, le bien et le mal se côtoient et s'échangent suivant les circonstances.

Séduisant

Y a-t-il une autre version de l'histoire ? Pourrait-il exister une séduction mutuelle où l'autre serait révélé à lui-même, étonné d'être tiré hors de lui ? Une aventure, où il se sentirait non pas floué, mais dévoyé de sa route, ayant trouvé dans l'affaire ce qu'il ne cherchait pas ? Où il n'y aurait plus de victime et de passivité, mais une autoséduction et un surplus d'être en fin de piste ? Où il n'y serait pas séduit par son désir à lui retourné, mais bien par l'autre d'un désir inimaginable qui le sort de sa clôture² ? Y aurait-il des choses et des êtres

1. J. Baudrillard, *De la séduction*, Paris, Galilée, 1979.

2. D. Sibony, *Le féminin et la séduction*, Paris, Grasset, 1988, p. 19.

séduisants, dont la séduction ne tiendrait pas de la stratégie et du paraître, mais de l'être et de l'authenticité ? Des êtres séduisants sans qu'ils le sachent, qui sans se forcer attirent et charment. Des optimistes¹ croient une telle scène envisageable. A-t-elle une résonance dans la relation professionnelle ? Oui.

Cette séduction de l'être qui ne serait pas que stratégie consciente joue dans une profession comme ailleurs. Dolto, qui a dénoncé vigoureusement la séduction dans les rapports du thérapeute à un enfant, n'avait-elle pas pour elle une présence, une corporéité, une voix, une aura, une réputation qui ne pouvaient pas ne pas intervenir dans le lien qui se tissait entre elle et un enfant. Il n'y a pas de trucage, pas de mésusage, mais cela existe et ne peut être dénié. Le « séduisant »² ne se fabrique pas, ne s'apprend pas. Il est hors norme et hors mode. Pas de recette, pas de stratégie. Peut-être l'est-il par une quête humaine menée, sans outrecuidance, sans certitudes définitives, sans forfanterie, avec des risques pris. Là où gît son défaut, là où s'inscrit sa fragilité, sa séduction opère.

Le savoir, un projet peuvent être également séduisants s'ils permettent à un sujet de progresser. Un cours *ex cathedra* aussi, s'il laisse l'écouter dans l'amorce d'une appropriation personnelle du savoir. Pierre-Henri Jeudy a décrit *l'homo theoreticus* séduisant. Sibony en a également tracé un très beau portrait tout en nuances³. Le savoir peut être séduisant suivant comment on le parle, comment on se risque dans sa transmission : « Est-ce que je veux convaincre mes interlocuteurs, c'est-à-dire les vaincre ? Ou les embarquer dans la fragilité de ma parole qui se cherche et sait montrer ses fai-

1. Voir P. Sansot, Une question ontologique : la séduction, *Traverses*, n° 18, 1979 ; A. Lhotellier, La séduction, mystification ou création, *Etudes psychothérapeutiques*, n° 67, 1987 ; D. Sibony, *Le féminin et la séduction*, *op. cit.*

2. P. Sansot, Une question ontologique : la séduction, *op. cit.*

3. P.-H. Jeudy, Mimétiques : jeu de la mort ?, *Traverses*, n° 17, 1979 ; D. Sibony, *Le féminin et la séduction*, *op. cit.*, p. 65.

blesses et ses ratés, où un sacrifice de moi-même est toujours à l'horizon ? » Dans les métiers de transmission de savoir, notre parole indique surtout un certain rapport à l'objet enseigné. Rapport ludique, humour distancé, parole hésitante ? Et alors on ne sait plus ce qui, du savoir ou de celui qui le transmet, crée le charme. Cela opère, les interlocuteurs se mettent à leur tour à chercher. Force et fragilité s'allient dans lesquels ils se reconnaissent : ils y construisent leur propre savoir. Tout autres sont cette parole et son effet, quand on veut habiter une certitude. Si on exige qu'ils y adhèrent sans question, on entre dans un rapport de forces où ils apprendront certes, mais sans jubilation. Nous connaissons l'enseignant sans faille qui, ayant tellement peur de montrer son ignorance, en devient gêné et gênant.

Le savoir de la science n'a pas besoin, diront certains, de cette qualité-là, il convainc par lui-même. L'homme de science ne devrait pas être un tribun. Pourtant l'on ne peut s'empêcher d'entendre que notre présence, notre authenticité et notre parole font partie de notre transmission. Notre compétence et cette présence séduisante vont de pair. Il ne serait pas ici question de besoin impérieux de séduction, mais d'une rencontre festive de la parole, séduction dialogique qui laisse chacun différent. Nul doute que le parcours ne soit pas de toute tranquillité. Le glissement vers une séduction-stratégie toujours possible : jamais on n'est assuré de ne pas tomber dans un narcissisme clôturant. Tout séduisant ne saurait éviter une interrogation sur sa séduction lorsqu'il est dans un métier de l'humain tel celui de l'enseignement. Une séduction de l'être peut se pervertir. Nul doute, sans cesse on devra s'y repérer puisqu'elle est un jeu qui ne s'arrête qu'avec la mort.

Figure de maître

Reste ouverte la question du pouvoir et de la séduction. Le charisme pédagogique ne date pas d'hier. L'image du chef séduisant une foule comme idéal de l'enseignant ne fut pas

seulement vanté par quelques-uns mais aussi par des pédagogues psychanalystes. Nous retombons dans le phénomène hypnotique, tension vers un moi idéal et dépossession du moi pour le profit des autres ou d'un seul. Phénomènes d'identification et d'idéalisation toujours susceptibles de poindre. Être arrivé à créer un bloc qui marche tout d'un, sans conflit, attaché au guide, est souvent valorisé comme une réussite, puisqu'il n'y a plus de problème de discipline. Le charisme est aujourd'hui démodé, nous ne retrouvons plus beaucoup de ces personnalités, à la tête d'un établissement ou d'une classe, qui donnaient un élan et un programme autour duquel disciples-élèves se réunissaient. Grâce aux qualités d'un seul, tout tenait. Figure du maître¹ généralement insupportable dans la quotidienneté, souvent mégalomane, qui marchait à l'intuition et au génie, et faisait ainsi tourner le quotidien et un projet. A la figure charismatique a succédé, comme dans l'entreprise, l'ère du technocrate, celui qui règle tout par la raison et la science. Mais lui aussi semble avoir cédé le pas. Nous en serions précisément au séducteur stratégique. Demeure cependant inscrite dans notre mémoire la figure charismatique, parce que nous la voyons surgir sur d'autres terres et qu'on ne peut pas ne pas nous souvenir combien nous pouvons facilement être séduits par un seul, nous déposséder de nous-mêmes et obéir à qui nous dit de vivre ou de mourir. Et que, parfois, on a la nostalgie de certains de ces êtres qui n'étaient pas vides d'eux-mêmes et qui, dans les bonnes circonstances, finissaient par nous révéler à nous-mêmes, devenir « enseignant » par ce qu'ils étaient et savaient.

La séduction renvoie forcément à une question : « Comment se situer face au pouvoir ? » Le pouvoir n'est pas que négatif, même s'il a pour soi essentiellement un goût de mort et de contrainte ; même si on garde surtout les traces de ses

1. E. Enriquez, *Les figures du pouvoirs*, Paris, Arcantère, 1991.

excès. Le pouvoir inhérent à ce métier, on n'en parle plus ou presque plus aujourd'hui. Et pourtant, comme tous les métiers de l'humain, le pouvoir est une réalité non occultable. Aucun garde-fou possible à son exercice, sauf celui de notre responsabilité. D'où l'importance de ne pas taire, et de se tenir en éveil sur les possibles abus de ce pouvoir, la séduction pourrait en être un. Dans les métiers de l'humain, le pouvoir est là, nu ; pouvoir arbitraire du fort, pouvoir de l'injustice, que rendent possibles la fonction et la disparité des forces en présence. Cet exercice d'un pouvoir sans partage et sans garde-fou, les métiers d'éduquer, de gouverner et de soigner se le partagent. C'est en quoi ils se ressemblent, et c'est en quoi ils ont la nécessité d'une éthique. Mais c'est plutôt le silence feutré qui prévaut, en espérant qu'il n'y ait pas de dérapage trop scandaleux et, s'il y en a, ils seront étouffés, compris et appréhendés comme des accidents, et non comme des protubérances normales d'une relation qui refuse toute interrogation sur la toute-puissante inhérente à son action. L'éducation et l'enseignement d'aujourd'hui ne pouvant plus se permettre de rendre trop visible leur pouvoir, la séduction en est souvent le masque.

Y a-t-il, ici également, une autre version de l'histoire ? Où chacun garderait sa place, accepterait opposition et risque, sans s'identifier à elle pour en faire son territoire exclusif ; où chacun serait celui qui facilite, permet la circulation de parole, reconnaît aux autres un savoir différent du sien sans le ressentir comme un danger pour son statut ; où il n'y aurait plus de petit chef jouissant de ses prérogatives, mais un être humain exerçant une responsabilité pour qu'on puisse travailler ensemble ? A tout le moins, cette version ne semble pas être encore tout à fait écrite...